

Marie-Catherine d'Aulnoy

Contes



Classiques abrégés

Marie-Catherine
d'Aulnoy

Contes

Réunis et abrégés
par Stéphane Labbe

Illustrations de Bertall, Beaucé, Henry J. Ford,
John Gilbert, Pierre-Gustave Staal,
George Percy Jacomb-Hood, Jules Désandré,
Joseph-Marcel Breton

Classiques abrégés
l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

LA BELLE AUX CHEVEUX D'OR

Il y avait une fois la fille d'un roi qui était si belle, qu'il n'y avait rien de si beau au monde. On la nommait la Belle aux cheveux d'or car ses cheveux, plus fins que de l'or et blonds par merveille, lui tombaient jusque sur les pieds. Elle allait toujours couverte d'une couronne de fleurs sur la tête et d'habits brodés de diamants et de perles, si bien qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer.

Il y avait un jeune roi de ses voisins qui n'était point marié, et qui était bien fait et bien riche. Quand il eut appris tout ce qu'on disait de la Belle aux cheveux d'or, bien qu'il ne l'eût point encore vue, il se prit à l'aimer si fort, qu'il en perdait le boire et le manger, et il se résolut de lui envoyer un ambassadeur pour la demander en mariage. Il fit faire un carrosse magnifique à son ambassadeur; il lui donna plus de cent chevaux et cent laquais, et lui recommanda bien de lui amener la princesse.

Le roi, qui ne doutait pas que la Belle aux cheveux d'or ne consentît à ce qu'il souhaitait,

lui faisait déjà faire de belles robes et des meubles admirables. Pendant que les ouvriers étaient occupés à travailler, l'ambassadeur, arrivé chez la Belle aux cheveux d'or, lui fit son petit message. Mais elle répondit à l'ambassadeur qu'elle remerciait le roi, mais qu'elle n'avait point envie de se marier.



L'ambassadeur partit de la cour de cette princesse, bien triste de ne pas l'amener avec lui ; il rapporta tous les présents qu'il lui avait portés de la part du roi, car elle était fort sage et savait bien qu'il ne faut pas que les filles reçoivent rien des garçons. Aussi, elle ne voulut jamais accepter les beaux diamants et le reste ; et, pour ne pas mécontenter le roi, elle prit seulement un quarteron* d'épingles d'Angleterre.

Quand l'ambassadeur arriva à la grande ville du roi, chacun s'affligea de ce qu'il n'amenait

point la Belle aux cheveux d'or. Le roi se mit à pleurer comme un enfant : on le consolait sans en pouvoir venir à bout.

Il y avait un jeune garçon à la cour qui était beau comme le soleil ; à cause de sa bonne grâce et de son esprit, on le nommait Avenant. Tout le monde l'aimait, hors les envieux, qui étaient fâchés que le roi lui confiât tous les jours ses affaires.

Avenant se trouva avec des personnes qui parlaient du retour de l'ambassadeur, et qui disaient qu'il n'avait rien fait qui vaille. Il leur dit, sans y prendre garde :

– Si le roi m'avait envoyé vers la Belle aux cheveux d'or, je suis certain qu'elle serait venue avec moi.

Tout aussitôt ces méchantes gens vont dire au roi :

– Sire, vous ne savez pas ce que dit Avenant ? Que si vous l'aviez envoyé chez la Belle aux cheveux d'or, il l'aurait ramenée. Considérez bien sa malice*, il prétend être plus beau que vous, et qu'elle l'aurait tant aimé qu'elle l'aurait suivi partout.

Voilà le roi qui se met en colère, en colère tant et tant qu'il était hors de lui.

– Ha ! ha ! dit-il, ce joli mignon se moque de mon malheur. Allons, qu'on le mette dans ma grosse tour, et qu'il y meure de faim !

Les gardes du roi furent chez Avenant, qui ne pensait plus à ce qu'il avait dit. Ils le traînèrent en prison et lui firent mille maux. Ce pauvre garçon n'avait qu'un peu de paille pour se coucher et il serait mort sans une petite fontaine qui coulait dans le pied de la tour, dont il buvait un peu pour se rafraîchir, car la faim lui avait bien séché la bouche.

Un jour qu'il n'en pouvait plus, il disait en soupirant :

– De quoi se plaint le roi? Il n'a point de sujet plus fidèle que moi, je ne l'ai jamais offensé.

Le roi, par hasard, passait près de la tour, et quand il entendit la voix de celui qu'il avait tant aimé, il s'arrêta pour l'écouter.

Les larmes lui vinrent aux yeux. Il ouvrit la porte de la tour et l'appela.

Avenant vint tout triste se mettre à genoux devant lui et baisa ses pieds.

– Que vous ai-je fait, sire, lui dit-il, pour me traiter si durement?

– Tu t'es moqué de moi et de mon ambassadeur, dit le roi. Tu as dit que, si je t'avais envoyé chez la Belle aux cheveux d'or, tu l'aurais bien amenée.

– Il est vrai, sire, répondit Avenant, que je lui aurais si bien fait connaître vos grandes qualités, que je suis persuadé qu'elle n'aurait pu s'en

défendre ; et en cela je n'ai rien dit qui ne vous dût être agréable.

Le roi trouva qu'effectivement il n'avait point de tort ; il regarda de travers ceux qui lui avaient dit du mal de son favori, et il l'emmena avec lui, se repentant bien de la peine qu'il lui avait faite.

Après l'avoir fait souper à merveille, il l'appela dans son cabinet, et lui dit :

– Avenant, j'aime toujours la Belle aux cheveux d'or, ses refus ne m'ont point rebuté ; mais je ne sais comment m'y prendre pour qu'elle veuille m'épouser : j'ai envie de t'y envoyer pour voir si tu pourras réussir.

Avenant répliqua qu'il était disposé à lui obéir en toutes choses et qu'il partirait dès le lendemain.

– Ho ! dit le roi, je veux te donner un grand équipage*.

– Cela n'est point nécessaire, répondit-il ; il ne me faut qu'un bon cheval, avec des lettres de votre part.

Le roi l'embrassa, car il était ravi de le voir sitôt prêt.

Ce fut le lundi matin qu'il prit congé du roi et de ses amis, pour aller à son ambassade tout seul, sans pompe et sans bruit. Il ne faisait que rêver* aux moyens d'engager la Belle aux cheveux d'or à épouser le roi. Il avait une écritoire dans sa poche et, quand il lui venait quelque

belle pensée, il descendait de cheval et s'asseyait sous des arbres pour écrire, afin de ne rien oublier. Un matin qu'il était parti à la petite pointe du jour, en passant dans une grande prairie, il lui vint une pensée fort jolie ; il mit pied à terre et se plaça contre des saules et des peupliers plantés le long d'une petite rivière qui coulait au bord du pré.



Après qu'il eut écrit, il regarda de tous côtés, charmé de se trouver en un si bel endroit. Il aperçut sur l'herbe une grosse carpe dorée qui, ayant voulu attraper de petits mouchérons, avait sauté si hors de l'eau qu'elle s'était élancée sur l'herbe où elle était près de mourir. Avenant en eut pitié et la remit doucement dans la rivière.

Dès que ma commère* la carpe sent la fraîcheur de l'eau, elle commence à se réjouir :

– Avenant, dit-elle, je vous remercie du plaisir que vous venez de me faire; sans vous je serais morte, et vous m’avez sauvée; je vous le revaudrai.

Après ce petit compliment, elle s’enfonça dans l’eau; et Avenant demeura bien surpris de l’esprit et de la grande civilité de la carpe.

Un autre jour qu’il continuait son voyage, il vit un corbeau bien embarrassé: ce pauvre oiseau était poursuivi par un gros aigle grand mangeur de corbeaux; il était près de l’attraper et il l’aurait avalé comme une lentille, si Avenant n’eût éprouvé de la compassion pour cet oiseau.

Il prend son arc, qu’il portait toujours, et une flèche, puis, visant bien l’aigle, croc! il lui décoche la flèche dans le corps et le perce de part en part. L’aigle tombe mort, et le corbeau, ravi, vient se percher sur un arbre.

– Avenant, lui dit-il, vous êtes bien généreux de m’avoir secouru, moi qui ne suis qu’un misérable corbeau; mais je ne demeurerai point ingrat, je vous le revaudrai.

Avenant admira le bon esprit du corbeau et continua son chemin. En entrant dans un grand bois, il entendit un hibou qui criait en hibou désespéré.

Il chercha de tous côtés et trouva de grands filets que des oiseleurs avaient tendus la nuit

pour attraper des oisillons. Il tira son couteau et coupa les cordelettes. Le hibou prit l'essor, mais, revenant à tire-d'aile :

– Avenant, dit-il, les chasseurs allaient venir, j'étais pris, j'étais mort sans votre secours. J'ai le cœur reconnaissant, je vous le revaudrai.

Voilà les trois plus considérables aventures qui arrivèrent à Avenant dans son voyage. Il était si pressé d'arriver qu'il ne tarda pas à se rendre au palais de la Belle aux cheveux d'or.

Il se peigna, se poudra, se lava le visage, mit une riche écharpe toute brodée à son cou, avec un petit panier, et, dedans, un beau petit chien qu'il avait acheté en passant à Boulogne. Avenant était si bien fait, si aimable, il faisait toute chose avec tant de grâce, que, lorsqu'il se présenta à la porte du palais, tous les gardes lui firent une grande révérence ; et l'on courut dire à la Belle aux cheveux d'or qu'Avenant, ambassadeur du roi son plus proche voisin, demandait à la voir.

Sur ce nom d'Avenant, la princesse dit :

– Je gagerais* qu'il est joli et qu'il plaît à tout le monde.

– Vraiment oui, madame, lui dirent toutes ses filles d'honneur : nous l'avons vu du grenier, et tant qu'il est demeuré sous les fenêtres nous n'avons pu rien faire.

– Voilà qui est beau, répliqua la Belle aux cheveux d'or, de vous amuser à regarder les gar-

çons! Que l'on me donne ma grande robe de satin bleu brodée et que l'on éparpille bien mes blonds cheveux; que l'on me fasse des guirlandes de fleurs nouvelles; que l'on me donne mes souliers hauts et mon éventail; que l'on balaie ma chambre et mon trône: car je veux qu'il dise partout que je suis vraiment la Belle aux cheveux d'or.

Voilà toutes ses femmes qui s'empressaient de la parer comme une reine. Enfin la princesse passa dans sa galerie aux grands miroirs, pour voir si rien ne lui manquait. Puis elle monta sur son trône d'or, d'ivoire et d'ébène, et elle commanda à ses filles de prendre des instruments et de chanter tout doucement pour n'étourdir personne.

On conduisit Avenant dans la salle d'audience. Il demeura si transporté d'admiration qu'il a dit depuis bien des fois qu'il ne pouvait presque parler. Néanmoins il reprit courage et pria la princesse qu'il n'eût pas le déplaisir de s'en retourner sans elle.

– Gentil Avenant, lui dit-elle, je vous assure que je serais bien aise de vous favoriser plus qu'un autre. Mais il faut que vous sachiez qu'il y a un mois je fus me promener sur la rivière avec toutes mes dames; en ôtant mon gant, je tirai de mon doigt une bague qui tomba par malheur dans la rivière. Je la chérissais plus que

mon royaume. J'ai fait serment de n'écouter jamais aucune proposition de mariage, que l'ambassadeur qui me proposera un époux ne me rapporte ma bague. Voyez à présent ce que vous avez à faire là-dessus car, quand vous me parleriez quinze jours et quinze nuits, vous ne me persuaderiez pas de changer de sentiment.

Avenant demeura bien étonné de cette réponse.

Quand il fut retourné chez lui, il se coucha sans souper. Son petit chien, qui s'appelait Cabriole, ne voulut pas souper non plus. De toute la nuit, Avenant ne cessa point de soupirer.

– Où puis-je prendre une bague tombée depuis un mois dans une grande rivière? disait-il.

Cabriole, qui l'écoutait, lui dit :

– Mon cher maître, ne désespérez point de votre bonne fortune* : vous êtes trop aimable pour n'être pas heureux. Allons, dès qu'il fera jour, au bord de la rivière.

Avenant ne répondit rien, mais, tout accablé de tristesse, il s'endormit.

Cabriole, voyant le jour, cabriola tant qu'il l'éveilla et lui dit :

– Mon maître, habillez-vous, et sortons.

Avenant le voulut bien. Il se lève, s'habille et descend au bord de la rivière, ne pensant qu'à

son départ, quand tout d'un coup il entendit qu'on l'appelait :

– Avenant ! Avenant !

Aussitôt la grosse carpe paraît et lui dit :

– Vous m'avez sauvé la vie ; je vous promis de vous le revaloir. Tenez, cher Avenant, voici la bague de la Belle aux cheveux d'or.

Il se baissa et la prit dans la gueule de ma commère* la carpe, qu'il remercia mille fois.

Au lieu de retourner chez lui, il fut droit au palais avec le petit Cabriole, qui était bien aise d'avoir fait venir son maître au bord de l'eau. On alla dire à la princesse qu'il demandait à la voir.

– Hélas ! dit-elle, le pauvre garçon, il vient prendre congé de moi.

On fit entrer Avenant, qui lui présenta sa bague et lui dit :

– Madame la princesse, voilà votre commandement fait ; vous plaît-il de recevoir le roi mon maître pour époux ?

Quand elle vit sa bague, où il ne manquait rien, elle resta si étonnée qu'elle croyait rêver.

– Vraiment, dit-elle, gracieux Avenant, il faut que vous soyez favorisé de quelque fée, car naturellement cela n'est pas possible.

– Madame, dit-il, je n'en connais aucune, mais j'avais bien envie de vous obéir.

– Puisque vous avez si bonne volonté, continua-t-elle, il faut que vous me rendiez un